

# Jean Viard

## Le triomphe d'une utopie



VACANCES, LOISIRS, VOYAGES :

**LA RÉVOLUTION  
DES TEMPS  
LIBRES**

■ *l'aube*



## LE TRIOMPHE D'UNE UTOPIE

Collection *Monde en cours*

© Éditions de l'Aube, 2015  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-0812-2

Jean Viard

## **Le triomphe d'une utopie**

Vacances, loisirs, voyages  
La révolution des temps libres

*éditions de l'aube*

Du même auteur (extraits) :

- La Campagne inventée*, avec Michel Marié, Actes Sud, 1977  
*La Dérive des territoires*, Actes Sud, 1981  
*Penser les vacances*, Actes Sud, 1984  
*Le Tiers-Espace, ou la nature entre ville et campagne*, Méridiens  
Klincksieck, 1990  
*La Société d'archipel*, l'Aube, 1994  
*Marseille, une ville impossible*, Payot, 1995  
*Au bonheur des campagnes*, avec Bertrand Hervieu, l'Aube, 1996  
*La France qui change : pourquoi les travailleurs votent FN*, Seuil, 1997  
*Court traité sur les vacances, les voyages et l'hospitalité des lieux*, l'Aube,  
2000  
*L'Archipel paysan, la fin de la république agricole*, avec Bertrand Hervieu,  
l'Aube, 2001  
*Le Sacre du temps libre, la société des trente-cinq heures*, l'Aube, 2002  
*Le Nouvel Âge du politique*, l'Aube, 2004  
*Éloge de la mobilité. Essai sur le capital temps libre et la valeur travail*,  
l'Aube, 2006  
*Le président a promis* (dir.), Seuil, 2007  
*Fragments d'identité française*, l'Aube, 2009  
*Nouveau portrait de la France*, l'Aube, 2012  
*La France dans le monde qui vient*, l'Aube, 2013  
*Marseille, le réveil violent d'une ville impossible*, l'Aube, 2014  
*Toulon, ville discrète*, l'Aube, 2014

*À mon père*





Ce n'est pas le temps de travail, mais le temps libre qui mesure la richesse.

Karl MARX,  
*Fondements de la critique de l'économie politique*, tome II, Paris, Anthropos, 1967 (1857).

L'humanité n'est pas seulement solidarité humaine, c'est aussi le sentiment d'être à l'intérieur de l'aventure incroyable de l'humanité.

Edgar MORIN,  
24 décembre 2014, Twitter



## Avant-propos

Quand le xx<sup>e</sup> siècle commence, le travail est, pour la très grande majorité des hommes, la vie même. Ils y consacrent 70 % de leur vie éveillée, 40 % de leur existence. Un siècle plus tard, à l'orée du xxi<sup>e</sup> siècle, le travail salarié ne représente plus en Europe que 10 % d'une existence, 14 % d'une vie éveillée. Mais 80 % des femmes sont salariées, 60 à 70 % des gens partent en vacances, la retraite a été généralisée et dure plus de vingt ans, les régions touristiques se développent plus vite que les autres, on passe plus de temps devant un écran qu'au travail, l'érotisme est devenu, avec la culture, une pratique de masse... Et, en 2014, un milliard d'humains ont franchi une frontière pour aller visiter un autre pays que le leur. Ils étaient quelques dizaines de milliers en 1900 et, en 1968, seulement 60 millions. La France, elle, a accueilli en 2014, 85 millions de touristes étrangers, soit plus qu'elle ne compte d'habitants.

Entretemps, la révolution industrielle a porté ses effets, la société salariale s'est généralisée, les études se sont allongées et les luttes sociales ont réduit de près des deux tiers la durée du travail, permettant une augmentation de 40 % de l'espérance de vie. 40 % en un seul siècle soit, d'après certaines études, autant qu'aux deux millénaires précédents. Ainsi, depuis la Révolution industrielle, en Europe et dans les pays développés, on est passé d'une vie moyenne de 500 000 heures à une vie moyenne de 700 000 heures,

et la durée du travail salarié a été divisée par près de trois, passant d'environ 200 000 heures à environ 70 000 heures en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Depuis 1949, le nombre d'heures travaillées a légèrement baissé en France mais le nombre d'emplois a crû de 30 %. En contrepartie, a-t-on envie de dire, la productivité a explosé, la durée du travail a diminué, les femmes sont massivement entrées dans le salariat, la médecine a fait des progrès immenses, les études se sont allongées, la jeunesse est devenue un âge à part, les rentiers ne sont plus un groupe social mais les retraités se comptent par millions – 15 millions en France, dans une Europe où 17 % de la population a plus de 65 ans.

C'est ce nouvel équilibre entre la part productive de l'existence et sa part éducative, ludique et sociale, associé au progrès médicaux, qui a permis cette extraordinaire augmentation de notre espérance de vie. Encore en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, nous gagnons trois mois d'espérance de vie par an. Six ans en France depuis 1990. Six heures par jour. *Pas titanesque de l'aventure humaine*. Avec, certes, de fortes inégalités, mais des progrès possibles pour tous. Si la lutte pour plus d'égalité ne doit d'évidence jamais cesser, acceptons, avec Jean Fourastié, que nous sommes entrés dans la *civilisation des vies complètes* qui a toujours été le grand rêve de l'humanité.

Pour poser clairement l'enjeu de ce bouleversement, il faut dire que cette augmentation de 40 % de notre présence au monde, le rajout d'une génération entière dans nos familles, s'est accompagnée d'une multiplication considérable de la richesse produite et de la prédation de l'humanité sur la nature. Ce qui veut dire, à la fois et inséparablement, deux choses: d'une part, la productivité du travail a augmenté d'une façon importante, développant une société des études et du stress, et d'autre part, comme

un double nécessaire, le temps libre – loisirs, télévision, culture, vacances et voyages – a explosé et est devenu son grand magasin régénérateur. Quelle serait la productivité d'un salarié qui depuis dix ans n'aurait ni regardé la télévision, ni lu un journal ou un livre, ne se serait pas connecté à l'Internet ou ne serait pas parti en vacances ? Dans quasiment tous les métiers, il serait inemployable. Aussi cette augmentation notable de la richesse a-t-elle multiplié les opportunités de faire, souvent de faire soi-même, de se cultiver, de se rencontrer, de parcourir le monde, de passer 100 000 heures devant la télévision, créant une part immense de *notre* temps vouée à nous-même, pour ainsi dire vacante et sans maître – ni Dieu, ni propriétaires, ni patrons. Plus, même, un temps que nous vivons presque hors cadre, où à côté des cadres anciens, comme on le voit en France où 57 % des bébés sont nés hors mariage en 2014.

La double pression de la productivité au travail et de l'intensité des offres de temps libres nous a engagés dans des courses effrénées et s'accompagne d'un sentiment général de manque de temps alors que, du temps, nous n'en avons jamais eu autant. C'est dans le creux de cette course que les nouvelles technologies de liens – autoroutes, avions, TGV, téléphone portable et l'Internet – ont trouvé une place immédiate. L'objet a là, à chaque fois avec retard, comme souvent, occupé une vacuité préexistante dans les pratiques sociales et la culture. Mais le sentiment de manque de temps et de l'immensité des choses que nous ne ferons jamais a continué à se creuser davantage car les choix offerts ont crû, eux, encore beaucoup plus vite que notre temps disponible, même accéléré et multi-occupé. Et moins que nos revenus, sauf pour moins de 0,1 % de la population mondiale, qui tente désespérément de tout faire et de tout avoir. Les fractures sociales se sont ainsi

accentuées au sein de chaque société entre la grande masse des habitants et une petite élite hypermobile au moment même où l'écart entre les sociétés se rétrécissait. Et parallèlement, pour le plus grand nombre, l'offre a crû plus vite que la demande saisissable, masquant que nous vivons la plus puissante évolution de l'espérance de vie de l'histoire humaine. Alors, même parmi le très petit groupe des choses que nous aimerions faire, nous n'en ferons qu'une plus petite partie encore. Surtout, l'autoproduction familiale et amicale d'activités de temps libre et de loisirs a peu à peu pris le pas sur la part marchande, tant nous avons plus de temps que de revenus. Et peut-être aussi un désir de faire des choses nous-même, de nos mains et pour ceux que nous aimons, qui vient réunifier dans la sphère du temps libre un travail salarié morcelé et morcelant.

Alors, depuis cinquante ans, nous avons, en Europe, multiplié les kilomètres que nous parcourons chaque jour par 9, les Américains par 14, sans compter les milliers de kilomètres virtuels que représentent un *Journal de 20 heures* ou l'usage intensif de l'Internet. Et 75 % d'entre nous avons un téléphone portable, a estimé la Banque mondiale (BM) dans un rapport publié le 17 juillet 2012. « Dans le monde, le nombre d'abonnements à la téléphonie mobile – sur forfait ou prépayés – est [passé] de moins de 1 milliard en 2000 à plus de 6 milliards aujourd'hui, dont près de 5 milliards dans les pays en développement. » La plupart sont aussi connectés à l'Internet. Au-delà de ces chiffres, mesure physique des traces que nous laissons et des outils dont nous faisons usage, acceptons que nous sommes entrés dans une civilisation de la mobilité, dans l'espace et dans le temps, dans nos vies professionnelles comme dans nos vies privées. Une société de travail court et de vie longue nous amène à multiplier les épisodes de notre aventure de

vivre, à sortir des cadres établis, à retenter sans cesse notre chance. Car plus la vie est longue, plus nous pouvons tout tenter de recommencer, un couple, un choix géographique, un travail, une manière de se vêtir, un ameublement, une croyance... 50 % des mariages sont rompus moins de cinq ans après leur célébration dans les grandes villes, 10 % des Français déménagent chaque année, les choix électoraux se cristallisent de plus en plus la dernière semaine, 60 % des Européens partent en vacances, 15 % des Terriens franchissent une frontière chaque année...

Ce modèle de vie longue et de travail court dans une culture de la mobilité ouvre à de nouveaux questionnements, ceux de l'invention d'une régulation de ces mobilités mêmes et ceux de leur poids dans la prédation de l'homme sur la nature. Car ce sont ces vies longues peu à peu démocratisées qui, dans un monde de natalité décroissante, vont porter l'humanité à neuf milliard d'humains contemporains en 2050. Des générations qui se sont battues pour le droit à la santé, à l'éducation, à la paix, à la réduction du temps de travail, à la retraite, ont construit une civilisation des vies longues qui n'était pas leur objet direct. Un modèle social du bien-vivre a engendré une société de vie longue tout en générant de moins en moins d'enfants, avec, pourtant, une multiplication par six de nos rapports amoureux. Il faut positiviser l'œuvre des générations précédentes dont une part des anciens sont encore là en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Car les changements ont été extrêmement rapides. Et, bien sûr, il faut affronter les nouvelles questions que les succès immenses de la période précédente ont ouvertes. En particulier, un monde de mobilité où les flux dominent sur les stocks – d'homme, de normes, de valeurs... – et où les relations entre l'humanité et la nature sont de plus en plus tendues. C'est, je crois, à garder à l'esprit.

Cela dit, l'objet premier de ce livre est de comprendre comment nous avons construit un modèle du temps, et un désir de ce temps apte à nous donner les forces de changement nécessaires à ce bouleversement. Il a fallu délier temps et religion, lier temps et travail puis les délier, lier travail et études, délier travail et durée de la lumière du jour, construire la journée de huit heures puis la semaine de cinq jours, inventer les congés payés puis la retraite rémunérée. Il a fallu aussi dévaloriser les rentiers et valoriser la femme salariée. Et découvrir la mer, la neige, la campagne et les festivals, penser des lieux de villégiature et des activités, inventer des régions de vacances puis les peupler, transformer les loisirs, construire des temples culturels et des maisons de retraite, mettre les villes en scène comme un spectacle, construire des parcs à thème, bâtir des maisons avec jardin en bordure des villes...

C'est en observant l'instauration, à la toute fin du xx<sup>e</sup> siècle en France, des trente-cinq heures de travail hebdomadaire annualisé, mais aussi l'ensemble des politiques du temps de travail dans les différents pays d'Europe, qu'il m'apparut clairement que le fond de la question était le passage d'une société organisée par le travail masculin de production issu de la révolution industrielle à une société « bimotorisée » où le temps pour soi et le temps pour le travail étaient devenus cobâtisseurs de nos existences dans le moment même où les femmes devenaient massivement salariées. Y compris parce que le travail voué au développement et à l'entretien des corps avait pris une place prédominante au fur et à mesure des progrès de l'éducation, de la santé, des loisirs et du tourisme. Mais aussi parce que le « non-travail » familial des femmes avait beaucoup diminué au fur et à mesure de leurs entrées sur le marché du salariat. La généralisation du salariat marque, d'une certaine manière,



la fin de sa capacité à structurer les différences sociales car l’empreinte de la part salariale sur nos vies se restreint. Nous devenons alors des individus multi-appartenants, auto-organiseurs de nos temps de non-salariat, aux liens plus souples et moins constants, où les habitus et les identités nous structurent autant que les relations de production.

Cette sortie de l’hégémonie politique du travail dans le temps même de sa généralisation est un changement social immense qui se construit peu à peu au fil du xx<sup>e</sup> siècle avec la journée de huit heures, la semaine de cinq jours, les congés payés, la retraite et le salariat féminin. Chaque société industrialisée y a évolué à ses rythmes et à son histoire. Mais dans chaque pays développé, en particulier en Europe, nous avons mené des chemins parallèles, qui réduisaient puissamment l’emprise du travail, développaient les temps libres et les loisirs, valorisaient l’éducation et la santé.

Aujourd’hui, le travail n’occupe plus que de 12 à 16 % du temps de nos sociétés. Le reste, soit l’immense majorité, se cherche d’autres buts. Et ce qu’il est capital de cerner, c’est que depuis plus d’un demi-siècle, peu à peu, ce temps non travaillé cessa d’être un pur prolongement nécessaire du temps de travail, repos, détente, famille, éducation... Peu à peu, ce temps non travaillé s’inventa une culture propre, de plus en plus autonome du travail, dont je tiens les vacances pour un des grands moteurs créatifs, avec la télévision. Les vacances ont ainsi conquis, avec la télévision, un rôle propre d’inventeurs de codes et de normes, de lieux et de désirs, de culture en somme. Peu à peu, les vacances ont colonisé nos anciennes cultures de loisirs, réintroduisant l’eau et les festivals dans la cité, la promenade et le vélo. Les liens sociaux souples des vacances se sont télescopés avec ceux, hier rigides, de la famille et du monde du travail. Nous sommes entrés dans ce que j’appellerai la société des deux piliers, le

travail et le temps libre. L'un ne pèse que 12 % en temps social mais d'évidence est plus lourd en sens et en produit; l'autre pèse 88 % du temps et est « la grande affaire » de la fin du xx<sup>e</sup> siècle. Elle est le cœur de ce livre.

L'empreinte des vacances sur nos vies et sur les sociétés qui les accueillent est au cœur de mon travail. Je crois que l'invention des vacances, la démocratisation massive des voyages, le développement de régions entières, parfois aussi l'aliénation des pays d'accueil, sont parmi les grands transformateurs de nos sociétés modernes. Le temps libre n'est plus le reliquat du temps de travail, il est devenu son complément, et parfois son stimulateur. Mais on oublie trop les jeux et les déséquilibres de ces deux immenses masses de temps, de gestes et de culture quand on pense nos sociétés, nos villes, nos mobilités, notre puissance économique ou nos codes sociaux. Essayer de rétablir un plus juste équilibre est l'objet même de ce livre. Il va montrer que les grands organisateurs de nos temps libres sont à la fois la démocratisation des pratiques des anciennes élites et la réalisation d'une utopie, celle du temps pour soi, de la réduction de l'aliénation face au travail, d'un droit au voyage et à la rencontre des humains partout où il y a des humains.

Dans un deuxième temps, je présenterai les manières dont le tourisme a relu, et pour ainsi dire récréé, nos territoires, nos villes et nos villages. Par nature œuvre de comparaison, car lié aux voyages, le tourisme a construit une lecture comparative des cultures et des lieux. Il a posé sa lecture paysagère sur le monde, valorisant son artialisation et l'entremêlant avec des inventions puissantes de jeux des corps et des esprits. Au point que, peu à peu, les régions mises en désir touristique se sont retrouvés plus attractives que les autres et qu'elles se sont alors peuplées en attirant une part des élites et des entreprises innovantes du monde.

On ne peut penser le développement de la Californie, de Barcelone, de Toulouse, de Sophia Antipolis, de la deuxième Italie, de Milan à Venise, sans penser d'abord leur mise en tourisme. Et cela vaut bien sûr pour Paris, Londres, New York ou Berlin. Nous reviendrons sur ces sujets en fin d'ouvrage pour montrer que les vacances et le tourisme ne sont plus un côté heureux de nos vies laborieuses mais qu'elles sont largement devenues la toile de fond de nos vies mêmes et que c'est alors au travail d'y trouver sa place et sa créativité. Mais n'anticipons pas.

Avant de nous lancer dans le corps du propos, je voudrais faire quelques remarques plus personnelles. Ces questions m'ont toujours passionné et nombre de responsables du secteur du tourisme qui m'ont invité à en parler devant eux le savent. Le cœur de mon savoir a souvent été construit lors de ces échanges. Il est vrai que j'eus la chance de faire ma thèse de sociologie sur ces questions sous la direction d'Edgar Morin, puis qu'Edmond Maire m'offrit la possibilité, quand il prit la direction du groupe VVF, de mettre sur le métier mes réflexions au plus près de l'action. Par la suite, le Commissariat au plan, puis la Datar et la Direction du tourisme m'ont permis de les élargir encore dans les responsabilités qui m'ont été confiées. J'ai été conseiller auprès de Philippe Bourguignon quand il dirigeait le Club Med et représentant de la France à Bruxelles dans un groupe de travail sur le tourisme. Ce livre, s'il est le mien, est un peu celui de tous ceux avec qui j'ai eu la possibilité de travailler au fil de ce parcours. Qu'ils en soient sincèrement remerciés, ainsi que mes quatre complices scientifiques traditionnels, Pascal Dibie, André Micoud, Bertrand Hervieu et Jean-Didier Urbain. Et Sonja Boué qui accompagne mes manuscrits depuis quarante ans cette année. Une pensée à Marion Hennebert.

Ce livre est le tiers de l'œuvre d'une vie, j'y travaille depuis plus de quarante ans. En effet, en partie à mon insu, me semble-t-il, j'ai conçu lentement un ensemble en trois parties qui cherche à dire notre société. Le temps, l'espace et la politique en forment les trois volets. Et quand je relis ce que j'ai écrit il y a si longtemps, j'ai souvent la stupéfiante sensation d'une maturité ancienne et d'un déroulement voulu. L'un et l'autre, naturellement, sont faux. Mais dans les prémices, le ton, l'allure et la liberté du propos sont déjà là. Pas toujours l'intensité.

Je me souviens encore du premier petit colloque dans le Var où j'avais été invité au début des années soixante-dix et où l'on traitait de l'influence des résidences secondaires sur les sociétés locales. Contrarié par le politiquement correct des discours, tous critiques et anti-résidences secondaires, j'ai osé prendre la parole et demander : « Qui, ici, n'a pas de résidence secondaire ? » et je me suis rassis. Je me fis mes premiers ennemis. Mais je reçus aussi de premières marques d'intérêt. J'avais en fait découvert mon métier : déranger les idées et les postures. Interroger, chercher à l'arrière des discours construits, souvent ceux des élites, là où, comme le disait Lacan, « le réel, c'est quand on se cogne ».

J'ai toujours considéré la recherche comme un combat. Pour moi, ce fut la suite de l'enfance militante à laquelle mon père m'initia sans doute sans y penser, parce que c'était mon père et que, de temps en temps, j'étais là, simplement là. Puis de mes engagements lycéens contre la guerre américaine au Vietnam. Puis 68. La tension, durant les années soixante-dix, entre le désir d'intégration sociale et professionnelle et l'attraction de la marge néorurale et communautaire. L'octroi, enfin, d'un poste à vie au CNRS, que je reçus en 1976 avec surprise au milieu de ma vie baba. Je n'avais rien demandé mais cela fit de moi, dix ans

après 68, un rentier de la pensée en dette permanente envers mes contemporains qui payaient des impôts pour me permettre de travailler. J'y ai toujours ajouté un deuxième métier, sans doute pour avoir le sentiment d'avoir un « vrai travail ». Je raconterai cela ailleurs. Le présent traité est donc la reprise de travaux, relus, retravaillés, approfondis et largement complétés, que je fis, durant ces quarante ans, sur les vacances, le tourisme et les temps libre.

Pour un chercheur, il faut comprendre que les vacances et les temps libres apparaissent souvent comme des objets scientifiques « légers ». Un peu comme un sexologue dans une réunion d'industriels. Et, d'ailleurs, on ne fait pas carrière sur un tel thème. Aucune grande institution de recherche n'y consacre quelque énergie. Encore peu au fait de la hiérarchie des valeurs du milieu scientifique, j'y avais consacré ma thèse de sociologie. Par la suite, j'ai fait des travaux « sérieux » pour rattraper le temps perdu. Au-delà du clin d'œil, gardons en mémoire que ce secteur, et cela est vrai aussi bien pour ceux qui y travaillent que pour les politiques qui s'en occupent, n'a pas conquis sa pleine légitimité dans une culture qui reste marquée par une valorisation du travail de production; même si, aujourd'hui, l'économie virtuelle étant en passe de racheter l'économie réelle, la perception des richesses évolue.

Les vacances et le tourisme sont devenus comme l'envers de notre vie sociale ordinaire. Ils ne peuvent être analysés seulement « en soi », comme on l'a trop fait depuis un siècle. Car ce qui amène des millions de gens sur les routes, ce qui repeuple chaque saison des montagnes désertées, ce qui agglomère des foules sur des plages étroites, ce qui envahit les centres-villes historiques n'est plus un à-côté de la vie sociale quotidienne. Il est déplacement dans l'espace de la quête d'un temps autre pour se retrouver soi-même.

Au-delà des gestes et des pratiques, au-delà des marchands et des aménageurs, les vacances et les voyages demeurent de fantastiques espaces et temps de vie, de création et de liberté. C'est ce qui m'a toujours attiré.

Ce livre, enfin, est surtout bâti d'observations menées en Europe, et spécialement en France, même si j'ai pu, bien sûr, interroger ces questions ailleurs – au Maroc, en Algérie, en Égypte, au Sénégal, au Japon ou aux USA, au Canada... Mais le cœur de mon savoir est en Europe, et en France: et c'est, par certains côtés, sa limite. Cependant, la France, parce qu'elle est la première destination touristique au monde, et la plus ancienne, peut largement être prise comme cas particulier de portée universelle, même si de nouveaux questionnements naîtraient inévitablement d'une vision réellement planétaire. Cependant, gardons cette réserve en mémoire car tourisme, temps libre et civilisation ont sans doute plus fortement partie liée en Europe qu'ailleurs dans le monde, et ce, sans doute, encore pour longtemps.

La Tour-d'Aigues,  
décembre 2014